

# « Nous voulons toutes l'égalité, mais nous ne sommes pas d'accord sur la manière d'y parvenir »

Près d'un an après l'apparition du mouvement #metoo, et alors que s'ouvre, le 13 septembre, la première « université d'été du féminisme », voulue par le gouvernement pour réfléchir aux grands enjeux de l'égalité entre les femmes et les hommes, l'historienne Michelle Perrot, la psychanalyste Sarah Chiche et l'écrivaine Belinda Cannone débattent de ce sujet brûlant

## Entretien

Les mouvements #metoo et #balance-tonporc ont rendu possible la solidarité spontanée entre les victimes de violences sexuelles. Mais les critiques qui leur ont été adressées ont mis au jour les risques de censure dans l'art et de dénonciation sur les réseaux sociaux. Quels nouveaux rapports entre les femmes et les hommes doit-on inventer ? Invitées le 8 juillet aux Controverses du Monde au Festival d'Avignon, l'historienne Michelle Perrot, la psychanalyste Sarah Chiche et l'écrivaine Belinda Cannone ont débattu de l'avenir d'un grand mouvement d'émancipation.

Toutes trois sont intervenues dans le débat, en janvier, en donnant dans *Le Monde* des points de vue divergents : Sarah Chiche en cosignant, notamment avec Catherine De-neuve, la fameuse tribune défendant une « liberté d'importuner indispensable à la liberté sexuelle », Michelle Perrot en faisant état de sa sidération devant « l'absence de solidarité des femmes signataires de cette tribune » et Belinda Cannone expliquant que « le jour où les femmes se sentiront autorisées à exprimer leur désir, elles ne seront plus des proies ».

**De quoi l'affaire Weinstein a-t-elle été le signe ? Et peut-on dire que nous vivons une révolution anthropologique qui sonnerait le glas de la domination masculine ?**

**Michelle Perrot** L'affaire Harvey Weinstein marque une prise de parole des femmes sur leur corps intime, harcelé voire violé. Tout à coup, toutes se sont mises à parler. Le mouvement a surgi dans les milieux où le corps était le plus exposé, ceux du cinéma et du théâtre, mais cette parole de privilégiées a gagné toutes les couches sociales, les lieux et les générations. C'est aussi un phénomène lié aux techniques de communication. Il est certain qu'on n'aurait pas eu cette diffusion rapide s'il n'y avait pas eu Internet et les réseaux sociaux... Donc c'est un événement à deux titres : pour la parole en elle-même et pour la manière dont les femmes se sont approprié les moyens de communication. Mais nous n'avons pas fini d'en explorer les conséquences.

Ce mouvement s'inscrit dans une évolution de plus longue durée. Il poursuit celui des années 1970 qui avait pour slogan « Notre corps, nous-mêmes » et qui visait à cette époque la liberté de contraception, celle de l'avortement, et progressivement le corps dans tous ses états. La question du viol a été centrale dans les années 1978-1980. À la suite du procès d'Aix-en-Provence, où Gisèle Halimi défendait

deux jeunes femmes violées par trois agresseurs, fut votée la loi de 1980 faisant du viol un crime passible des assises. Puis dans les années 1990, les associations ont dénoncé les violences conjugales et au travail.

Depuis quarante ans, la plainte grandit contre la violence faite au corps des femmes, dont on prend de plus en plus conscience. Alors, quand j'ai entendu toutes ces voix s'élever avec #metoo, je me suis réjouie. Les femmes dans l'histoire n'ont jamais pris la parole de manière aussi massive et sur ce thème. Le harcèlement, c'était un sujet tabou dont elles n'osaient pas s'emparer. Mais ce qui me paraît tout aussi remarquable, c'est qu'on les écoute. Signe d'un changement dans les rapports de sexes qui va bien au-delà de la plainte elle-

même. On est loin du temps où Simone Veil s'excusait auprès des députés d'oser leur parler de l'avortement.

**Belinda Cannone** Cette affaire et ce mouvement sont une chance historique. Ce qui a déclenché cette prise de parole générale, c'est le fait que des actrices, icônes de la puissance, de la beauté et du succès, se sont mises à raconter qu'elles étaient victimes de harcèlement et de viol, comme n'importe quelle autre femme. Grâce à leurs témoignages, on a compris que toutes les femmes pouvaient subir diverses violences. Non seulement la parole s'est libérée mais, partout en France, les hommes, étonnés de ces témoignages, se sont mis à réfléchir à leurs propres attitudes et comportements dans le commerce amoureux.

Alors, est-ce une révolution féministe pour autant ? Cette question était au cœur de ma tribune publiée dans *Le Monde*. Je ne crois pas qu'on puisse parler de révolution. Dans tous les débats autour de ces questions, ce qui m'a frappée, c'est de voir les femmes se présenter et être présentées constamment et uniquement comme des victimes, en analysant toutes les situations à partir de l'idée qu'elles y sont forcément en position passive. À quel moment va-t-on sortir de ces représentations stéréotypées ? On en est toujours à « l'homme propose et la femme dispose ». Or il ne s'agit pas seulement de demander aux hommes de « proposer » moins violemment, il faut changer de modèle, arriver à des attitudes plus égalitaires dans les rapports amoureux. Quand les femmes se mettront à prendre les devants, à faire état de leur désir, à agir au lieu de réclamer seulement qu'on s'assure de leur consentement, il y aura véritablement une révolution.

**Sarah Chiche** Je pense aussi que la prise de parole des femmes et la dénonciation des actes ignobles commis pendant des années par Harvey Weinstein, avec la complicité silen-

cieuse de tout un système, était absolument nécessaire et salutaire. Depuis la naissance du cinéma, les actrices américaines sont un vecteur d'identification puissant. À la suite du témoignage de ces actrices, des femmes anonymes ont vu là un moyen de pouvoir reprendre le pouvoir sur leur histoire et de pouvoir enfin mettre en récit leur traumatisme. Elles l'ont dit et écrit sur les réseaux sociaux : « *Moi aussi j'ai été victime de harcèlement ou de violences sexuelles et je veux pouvoir cesser de me taire.* » Il y a dans cet empowerment quelque chose de beau et de courageux, qui force le respect et l'admiration. Simplement, face aux malheurs qui s'abattent sur nous, nous n'avons pas toutes la même façon de nous défendre.

Quand on est victime de l'oppression de tout un système, pouvoir retrouver sa voix est un long cheminement. Je n'appartiens à aucun collectif. Quand vous êtes une victime, et que vous ne parlez pas comme on estime que vous devriez parler de vos malheurs, c'est nécessairement que vous êtes de l'autre camp. Or, rien n'est plus faux. C'est ce que montre Yannick Barthe dans *Les Retombées du passé. Le paradoxe de la victime* [Seuil, 2017]. Lisez aussi *Qu'il emporte mon secret* [Seuil, 2017], le livre de Sylvie Le Bihan, qui a signé notre tribune. Bien des femmes signataires ont été victimes de viol ou de violences sexuelles. Décider de se débrouiller autrement, comme elles ont pu, ne fait pas d'elles de « mauvaises » victimes. Il n'y a pas une seule façon de faire avec la douleur et l'effroi. Toutes, peut-être, sont respectables.

**Michelle Perrot, quelle a été votre réaction à la lecture de cette tribune sur la « liberté d'importuner » ?**

**M. P.** J'étais sidérée, je me suis demandé comment on pouvait ne pas être solidaire de ces femmes qui s'exprimaient enfin. Pour moi, #metoo c'était un événement. J'ai beaucoup d'estime pour les signataires, mais je me suis dit qu'elles ne se rendaient pas compte, qu'elles évoluaient dans un monde privilégié.

Mais, par ailleurs, je suis extrêmement sensible à la question du révisionnisme culturel. Il n'est pas question de réinstaurer un puritanisme ou une censure. On ne va pas faire comme les papes et mettre des chiffons sur les fresques de Michel-Ange pour voiler le sexe des hommes. Les artistes, qu'ils soient des peintres ou des écrivains, méritent notre considération, même si leurs œuvres nous blessent. Sade est un grand écrivain, je ne partage pas nécessairement ses positions, mais j'aime le lire et, en tant qu'historienne, analyser ses écrits. Nous sommes dans des pays de liberté. Et cette liberté doit être absolument

défendue.

**S. C.** Il règne ces temps-ci un puritanisme culturel qui doit être vigoureusement combattu. Quand on menace de décrocher un Balthus ou un tableau de John William Waterhouse qui représente des nymphes nues, c'est idiot. Faire acte de résistance est primordial. Quand une maison d'édition comme celle de Laurence Viallet publie *Numbers*, de John Rechy [le trajet existentiel d'un personnage le temps d'une sorte d'odyssée sexuelle], et se promet de publier « les livres les moins inoffensifs possibles », quand Gallmeister traduit et publie *My Absolute Darling*, de Gabriel Tallent, sur un inceste père-fille, ce sont des actes de résistance.

J'entends ce que vous dites sur l'absence de solidarité et je vais donc vous donner une réponse personnelle : ma propre mère a débarqué dans les années 1960 sans le sou à Paris. Elle a fait des photos érotiques. Vous vous doutez bien que dans ce milieu il arrive que l'on soit confronté à des choses assez abominables. C'était avant la loi Veil. Quand vous tombiez enceinte sans l'avoir désiré, ça impliquait d'aller de se faire avorter clandestinement, sans anesthésie, sur une table de cuisine, pendant qu'une personne vous tient les mains et une autre les jambes. C'est très dur, mais avec cet argent elle a conquis sa liberté et elle a acheté un petit studio à sa mère qui était internée en hôpital psychiatrique depuis des années. C'est depuis ce lieu-là, celui de mon amour pour ma mère, que j'ai signé cette tribune. En hommage à son courage et à sa liberté.

#### Assistons-nous à une guerre des féminismes ?

**B. C.** Quand j'ai écrit *La Tentation de Pénélope* [Stock, 2010], je voulais mettre en lumière qu'il n'y a pas un féminisme, mais des féminismes très différents, avec des valeurs et des a priori qui leur sont propres. Nous sommes toutes féministes pour la même raison : nous voulons l'égalité. Mais nous ne sommes pas toutes d'accord sur la manière d'y parvenir. Il est important de le rappeler. Car on a vu par exemple se répandre l'idée qu'il suffit d'être une femme pour être féministe. Ce n'est pas vrai !

Il s'est répandu dans l'opinion un féminisme différentieliste qui ne cesse d'affirmer que les femmes et les hommes sont deux espèces absolument différentes et que les femmes doivent revendiquer à tout moment leur être féminin. Or je ne crois pas que nous soyons femmes à tous les instants de notre existence. Très souvent, la question ne se pose pas. Par exemple, quand j'écris, quand j'enseigne ou que je jardine, je ne me perçois pas comme une femme, ni comme un homme d'ailleurs, juste comme une personne en train d'agir. Le fait de mettre l'action, l'agir, au centre de mon féminisme me permet de me débarrasser de ces questions identitaires qui sont de pures chimères et qui sont le fondement du différentielisme. Je crois que c'est à l'aune de l'action possible que l'on peut évaluer la liberté des femmes. Je défends donc un féminisme universaliste qui me paraît être une voie plus sûre vers l'égalité.

**M. P.** Il n'y a pas un féminisme mais plusieurs, généralement reliés par le désir d'égalité. Je pense notamment à tout ce qui s'est passé quand Elisabeth Badinter a écrit *Fausse route* [Odile Jacob, 2003]. Elle était outrée de voir les Américaines insister sur le fait que les hommes les harcelaient dans l'ascenseur et qu'il fallait faire attention. Elle trouvait que ce discours réduisait les femmes à un statut de victimes. Je pense néanmoins que les Américaines, à plusieurs reprises, ont été pionnières.

Pourquoi ? Peut-être parce qu'elles sont dans un monde où les sexes s'affirment avec beaucoup de virilité. Et après la seconde guerre mondiale, les États-Unis ont connu un apogée du féminin, avec les arts ménagers, les femmes séduites et soumises des films d'Hollywood. Et peut-être que ça les a amenées à s'affirmer plus vite. Elles ont pris leur sort en main. Elles ont lancé les *women studies*, les *gender studies*... avec une inventivité libre qu'on aurait aimé avoir en France.

Ici, on est englués dans la culture de la galanterie. Son agrément quotidien ne doit pas faire oublier la construction historique dont les rapports de sexes ont été l'objet dans « la Civilisation des mœurs » décrite par Norbert Elias.

Dans le rapport amoureux, les femmes étaient le plus souvent réduites à la passivité, à l'attente et au consentement, privées de cette initiative que préconise à juste titre Belinda Cannon. La galanterie, c'est en quelque sorte l'inégalité sous les fleurs.

**B. C.** Je ne partage pas votre vision optimiste du féminisme américain. Je crois au contraire que c'est lui qui impose cette vision victimaire et malheureusement il est en train de triompher chez les étudiants et les jeunes enseignants de l'université. Aujourd'hui, ces jeunes féministes défendent ce qu'elles appellent « l'intersectionnalité », la sainte alliance de toutes les victimes, femmes, « racisés »... Il y a une confusion des situations sous l'égide de cette victimisation générale qui est très préjudiciable à la pensée. Être féministe et vouloir l'égalité et la liberté des femmes, se réjouir de l'émergence de #metoo, n'impliquent pas de proclamer qu'être une femme est être une victime. Nous sommes nombreuses à ne jamais nous être perçues ainsi. De plus, renvoyer les femmes à une position passive où elles auraient constamment à se défendre, n'est-ce pas réactiver un vieux stéréotype ?

**M. P.** Il n'est pas nécessaire d'avoir éprouvé une injustice pour être solidaire de ceux qui la subissent. Ensuite, pour sortir du statut de victime, il faut justement protester, refuser. Et ce que je trouve important dans #metoo, c'est justement qu'en parlant les femmes ont produit une parole de protestation. En disant « non », elles ont cessé d'être victimes.

**S. C.** Si je devais me rattacher à un courant féministe, ce serait celui d'un féminisme pro-sexe qui ne diabolise pas le corps et la sexualité. Toutes les sexualités entre adultes consentants, quels que soient leur sexe et leur genre, sont respectables. Aucune ne doit être stigmatisée. Il y a une fracture indéniable entre les féminismes qui nous empêchent aujourd'hui de nous entendre, de combattre et de protester côte à côte. C'est dommage.

#### Y a-t-il eu des lectures qui ont été essentielles dans la construction de votre féminisme ?

**M. P.** Deux auteures ont beaucoup compté pour moi : Simone Weil pour le social (*La Condition ouvrière*, 1951) et Simone de Beauvoir dont j'ai aimé à la fois les choix existentiels et les écrits ; *Le Deuxième Sexe* (1949) a été à mes yeux, et demeure, un texte majeur. George Sand, sur laquelle je viens d'écrire, je ne l'aimais pas beaucoup, la jugeant à travers une image de « bonne dame » assez mièvre, qui ne correspond guère à une réalité découverte bien plus tard dans mon travail d'historienne. C'est une grande écrivaine, une femme affranchie, une pionnière de l'écriture et de l'égalité des sexes. « Je n'ai pas pu accepter de maître, même en amour », disait-elle.

**S. C.** Elfriede Jelinek, notamment pour *La Pianiste* [Die Klavierspielerin, 1983] : l'histoire

d'une femme confrontée à l'oppression d'une société bourgeoise et corsetée et qui va tenter de s'affranchir de ce carcan social tout comme de la tutelle d'une mère tyrannique et incestueuse. Marguerite Duras, pour la radicalité avec laquelle ses personnages féminins mettent en acte leurs désirs, quitte à en perdre la raison. Virginia Woolf, qui n'aurait pas écrit *Les Vagues* si elle n'avait pas, au même moment, lutté contre une folie qui a fini par l'engloutir.

**B. C.** Il se trouve que j'ai une grande admiration pour Virginia Woolf, j'ai même l'impression d'avoir commencé à écrire grâce à elle. En la lisant je me suis dit : « Ah bon, on peut faire ça avec la langue, avec le roman. » Mais ça aurait tout aussi bien pu être un homme. J'aime beaucoup, en plus de son génie littéraire, son esprit et son humour, mais ce n'est pas un modèle de femme, c'est un modèle littéraire.

#### Faut-il féminiser la langue ?

**B. C.** Je préfère défendre l'emploi du neutre. Dans mes romans j'ai mis en scène des personnages qui portent des problématiques universelles. C'est pourquoi on y trouve souvent des narrateurs ou des personnages principaux masculins, c'est-à-dire neutres. Pour prendre un exemple très concret, j'ai écrit *L'Homme qui jeûne* [L'Olivier, 2006] parce que je voulais explorer le désir de vivre par sa négativité – quand il s'évanouit. On ne peut pas s'empêcher de respirer ou de dormir, mais on peut jouer avec la troisième fonction vitale : manger. J'ai donc créé un homme qui jeûne pour dire non à la vie, afin d'explorer le désir d'une manière nouvelle pour moi. Imaginez maintenant que j'aie écrit *La Femme qui jeûne*, on m'aurait dit : « Ah, ah ! une anorexique. Elle a eu des problèmes avec sa maman. » Et les lecteurs auraient catalogué mon roman dans une rubrique féminine qui aurait été un contresens. J'étais donc obligée de mettre en scène un homme pour porter cette problématique générale du désir de vivre. Si l'on pense qu'on peut transformer la langue par décision, injectons-y du neutre, pour l'élargir, lui donner des possibilités nouvelles de restituer tous ces moments de l'existence où je ne suis ni homme ni femme, où la question ne se pose pas, où le genre est suspendu.

**M. P.** Dans ma jeunesse, je n'étais pas du tout sensible à cette question. Je le suis devenue grâce à Benoîte Groult, qui me reprochait mon indolence à cet égard. Comme elle, je pense qu'il faut féminiser tout ce qu'on peut, notamment les noms de métier ou de fonction : écrivaine, auteure, directrice, etc. Je suis plus réservée quant à l'écriture inclusive. Pour des raisons à la fois esthétiques (c'est lourd et compliqué) et éducatives : comment feront les professeur(e)s qui ont déjà tant de mal à enseigner l'orthographe, qui demande justement à être simplifiée. Je suis toutefois très sensible à la réflexion d'Eliane Viennot sur la sexuation de la langue et ses effets. C'est une réflexion qui ne fait que commencer.

**S. C.** Quand j'écris, je ne me considère ni comme un homme ni comme une femme. Je suis un assemblage de mots au sein desquels évoluent des personnages, dans une constellation dont je ne suis pas le centre. La langue est une matière vivante, on peut jouer avec, la malaxer, la réinventer, mais comment enseigner l'écriture inclusive à l'école ? *Anna Karénine* en écriture inclusive ? Je vous laisse imaginer le résultat typographique. Fernando Pessoa a beaucoup travaillé ces questions. Dans *Le Livre de l'intranquillité*, il écrit « cette garçon » en parlant d'un très beau garçon à l'allure féminine croisé dans la rue. Il revendiquait la liberté de pouvoir l'écrire puisque ce

garçon très élégant lui faisait penser à une jeune femme.

**Les « affaires » qui touchent Asia Argento, l'une des comédiennes qui fut aux sources des révélations du scandale Harvey Weinstein, ainsi que la philosophe et féministe Avital Ronell, accusée de harcèlement sexuel, rendent-elles plus complexe le mouvement #metoo ?**

**B.C.** Pas du tout. Ce qui est complexe, on le sait bien, c'est l'humain en général. Mais il ne faudrait pas qu'on se serve de ces affaires pour disqualifier le mouvement. Même si elles sont vraies, et alors ? L'existence des bossus n'empêche pas d'affirmer que l'humain a une colonne vertébrale droite. L'existence d'hommes battus n'empêche pas que l'immense majorité des personnes battues soient des femmes. Etc.

**S.C.** La nature humaine est une chose complexe – autrement plus complexe que ce qui est prêché dans les *feel good books* ou mis en

scène sur les réseaux sociaux. Nous sommes des êtres multiples et divisés. Il arrive qu'au cours de son existence une même personne puisse se comporter de manière héroïque avec certain(e)s et vile avec d'autres, être une victime et un agresseur. Il arrive même, parfois, dans certaines configurations particulières, que ces deux réalités coexistent exactement au même moment chez une même personne. Est-ce ce qui s'est passé dans les deux affaires que vous citez ? Prudence : nous ne connaissons pas encore le fin mot de ces histoires. Je ne souhaite pas alimenter cette polémique. Je préfère regagner mon territoire : celui de l'écriture. Nous sommes, tous autant que nous sommes, confrontés à une catastrophe climatique dont nous sommes, là c'est certain, à la fois responsables mais aussi victimes, et qui va mettre en péril la survie de la planète, c'est-à-dire de l'espèce humaine comme des animaux et des végétaux. La solidarité et l'action, ferme et immédiate, sont de mise.

**M.P.** Tout est possible : que ce soit un bobard, une « fake news » instillée pour affaiblir #metoo en discréditant une de ses initiatrices (Asia Argento) ; que ce soit vrai, et après tout pourquoi les femmes ne seraient-elles pas capables de désirer un jeune homme, au point de le harceler et de devoir à juste titre en répondre s'il porte plainte en justice ? La sexualité est un jeu de désirs que la libération des mœurs, la circulation des corps rendent de plus en plus complexe. En l'occurrence, il importerait d'en savoir plus pour juger. Mais en tout état de cause, cela ne discrédite en rien #metoo, mouvement qui dépasse infiniment ses protagonistes, incendie dont le flamboiement révèle l'intensité des feux qui couvent, prise de parole d'une grande ampleur, qui transforme les victimes en sujets, en actrices de la longue lutte des femmes pour la libre disposition de leur corps et de leur destin. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
NICOLAS TRUONG



**Michelle Perrot,** historienne spécialiste de l'histoire des femmes, a codirigé avec Georges Duby les cinq volumes de l'« Histoire des femmes en Occident » (Plon, 1991-1992). Elle est aussi l'auteur de l'ouvrage « Les Femmes ou les silences de l'Histoire » (Flammarion, 1998), de « Mon histoire des femmes » (Seuil, 2006) et de « George Sand à Nohant.

*Une maison d'artiste* (Seuil, 464 p., 24€). Professeure émérite à l'université Paris-VII-Diderot, elle a également travaillé sur les ouvriers, les prisons et la vie privée

**Belinda Cannone,** écrivaine, enseigne la littérature comparée à l'université de Caen. Dans ses romans comme dans ses essais, elle s'intéresse à la question du désir et propose de suspendre, dans certaines circonstances, la question

du genre. Parmi ses ouvrages, on peut citer « Petit éloge du désir » (Gallimard, coll. « Folio 2 euros », 2013) et « La Tentation de Pénélope » (Stock, 2010), une tentative de sortir de la guerre des sexes

**Sarah Chiche** est écrivaine, psychologue et psychanalyste. Elle est notamment l'auteur de « Personne(s) » (Ed. Cécile Defaut, 2013), et d'« Ethique du mikado. Essai sur le cinéma de Michael Haneke » (PUF, 2015)



**SUR LE WEB**

LE DÉBAT SE POURSUIT SUR  
**LEMONDE.FR**  
WWW.LEMONDE.FR/IDEES  
MARCEL GAUCHET :  
« LA DOMINATION MASCULINE  
EST MORTE »

## Haro sur le néo-féminisme



**LIBÉRONS-NOUS DU FÉMINISME**  
de Bérénice Levet  
Ed. de l'Observatoire  
224 pages, 18 euros

**A**urait-elle calculé son coup que Bérénice Levet ne s'y serait pas mieux pris pour susciter une fois encore la polémique. Et l'ire des féministes. Alors que s'ouvre la première université du féminisme (13 et 14 septembre) à l'initiative de Marlène Schiappa, secrétaire d'Etat chargée de l'égalité des femmes et des hommes, la philosophe publie un essai aussi stimulant et provoquant qu'irritant. Un livre de « résistance » que certain(e)s taxeront, non sans raison, de brûlot antimoderne, réactionnaire, islamophobe, misogyne. Et bien évidemment antiféministe, comme le proclame son titre, qui n'aurait pas souffert de l'ajout du suffixe « néo », tant la cible clairement définie sont les néoféministes.

Ainsi, après s'être employée à démonter les limites et les dérives de la théorie du genre – thèse dont on trouve trace ici, les néoféministes s'en étant abondamment nourries –, la spécialiste d'Hannah Arendt s'attelle à démonter les dangers de l'« idéologie » « infantilisante », « puritaine », dont le

discours victimaire (l'affaire Weinstein a servi, selon elle, de caisse de résonance) tend à criminaliser le désir masculin. Et surtout, à imposer un nouveau modèle de société cloisonnée au sein de laquelle est exaltée l'appartenance communautaire. Ainsi écrit-elle : « Je ne crains pas de parler d'alibi, ces campagnes orchestrées contre la violence masculine poursuivent deux objectifs très nets : surveiller et punir toujours plus les hommes, et périmer une civilisation exaltant la dualité, la polarité des deux sexes, réputée pour son art de la mixité et de l'érotisation des relations entre les hommes et les femmes, mais sachant soustraire chacun à son identité sexuelle dans certaines sphères de l'existence. »

### RELENTS ZEMMOURIEN

Si elle reconnaît sa dette aux féministes historiques – elle défend la valeur universaliste du féminisme, désormais abandonnée par les « néo » –, Bérénice Levet ne craint pas de se mettre à dos toutes les féministes – Caroline De Haas en tête –, mais aussi des

intellectuels comme le sociologue Eric Fassin, autre cible de choix. Ni de verser dans l'amalgame, les raccourcis et les outrances : « Être féministe aujourd'hui, c'est fermer les yeux sur les agressions sexuelles et les viols lorsqu'ils ne sont pas commis par des mâles blancs occidentaux ; c'est renvoyer dos à dos le port du voile et celui de la minijupe au motif que, si soumission il y a, il n'est pas moins grand dans le dernier cas. »

Si elle reproche aux féministes une logique binaire, simplificatrice, manquant cruellement de nuances, on pourra lui retourner la pareille lorsqu'elle évoque également certaines réalités sociales : égalité salariale, postes à responsabilités, féminisation des noms à laquelle, sans surprise, cette antiprogressiste se montre hostile. A sa lecture sociétale conservatrice, aux relents zemmourien, on préférera les pages où, quittant sa posture polémiste, elle reprend celle de la philosophe pour défendre avec style, contre le carcan puritain, les notions d'altérité, de regard et de désir. ■

CHRISTINE ROUSSEAU